

une position peu avantageuse, se hâta d'en tirer le corps de Baggowout pour le porter à sa gauche, déjà tant affaiblie par la prise des redoutes.

Le mouvement que M. de Ségur suppose avoir été effectué par les Westphaliens, la méprise qu'il leur attribue d'avoir fait feu sur nos troupes, le désordre qui, selon lui, en résulta, sont des faits également controuvés. Les Westphaliens, ainsi que nous l'avons dit, étaient en réserve derrière le maréchal Ney. L'empereur, voyant la non-réussite de l'attaque de Davoust, les envoya sur la droite de ce maréchal, liant ainsi son corps avec celui de Poniatowski qui était vers Ulitsa. Ce fut donc dès le commencement de la bataille, et non au milieu, comme l'avance l'auteur, que ce corps d'armée fut placé à la droite du maréchal Davoust, pour soutenir son attaque, et non pour secourir les Polonais. Il paraît, aux détails que M. de Ségur nous donne à ce sujet, qu'il n'a pas été, en amateur, voir le combat sur ce point. Qui lui peut avoir rapporté que nos soldats, poussés par la cavalerie ennemie, « couraient tout effarés autour » du parapet (de la redoute), et qu'il ne leur manquait pour « fuir qu'une issue? (P. 386 [283].) » Plus loin il nous dit : « En même temps Ney a reformé ses divisions. » (Page 386 [284].) Où a-t-il vu que jamais elles aient été rompues? Toutes ces assertions manquent de vérité, aussi bien que l'image qu'il nous offre de Murat, « combattant » d'une main, et de l'autre élevant et agitant son panache, « seul au milieu des ennemis. » (Page 386 [283].) L'auteur n'ayant point pris part à cette bataille, s'est laissé entraîner par ses réminiscences de *l'Iliade*, jusqu'à en imiter un passage, sans songer que les temps et les armes sont tout-à-fait changés.

## CHAPITRE X.

« CETTE action vigoureuse (la prise du village de Semenskoi) nous ouvrait le chemin de la victoire. Il fallait nous y précipiter; mais Murat, Ney et Davoust étaient épuisés. Ils s'arrêtent, et pendant qu'ils rallient leurs troupes, ils envoient demander des renforts. On vit alors Napoléon saisi d'une hésitation jusqu'alors inconnue. » (Page 388 [285].)

Il est assez singulier de voir M. de Ségur faire demander des renforts par Murat, Ney et Davoust victorieux, dans un moment où il nous dit que Bagration a retiré sa gauche jusque vers Psarewo, c'est-à-dire à trois quarts de lieue en arrière; ce qui nous aurait laissés maîtres de tout le champ de bataille qu'occupait d'abord la gauche de l'armée russe. *L'hésitation jusqu'alors inconnue* de Napoléon montre, de la part de l'historien, au moins un défaut de mémoire. En effet, jusqu'à présent, ne nous l'a-t-il pas montré constamment tourmenté d'une fièvre d'hésitation?

Mais voici Bagration qui, de Psarewo, revient attaquer Semenskoi; la division Friant est en avant de ce village. M. l'officier du palais nous dit que *ses soldats se troublent* (page 389 [285]); que Murat saisit au collet un de leurs chefs, qui fuit, et lui crie : *Que faites-vous?* et le colonel de lui répondre : *Vous voyez bien qu'on ne peut plus tenir ici. Eh! j'y reste bien moi, s'écrie le roi.* « Ces » mots arrêtaient cet officier; il regarda fixement le mo-

» narque, et reprit froidement : C'est juste. Soldats ! face en tête, allons nous faire tuer ! » (Page 389 [286].) Sans demander par qui cette conversation a pu être rapportée à M. de Ségur, nous dirons qu'il n'y a pas eu un seul instant de désordre dans la division Friant, qui jusque-là était restée en réserve, et que, par cette raison même, l'empereur l'avait chargée de prendre et de conserver Semenowskoï. Dans cette division, qui contribua tant à la victoire, comme dans toute l'armée française, il n'existait pas un colonel qui, à la tête de son régiment, eût besoin d'être conduit par le collet à l'ennemi, et qui eût fait ce stupide commandement : *Soldats ! face en tête, allons nous faire tuer !* Si tout ce que M. de Ségur rapporte à ce sujet, était vrai, cette seule expression de *face en tête ! allons nous faire tuer*, eût convaincu le roi de Naples que celui qui parlait ainsi, était incapable de faire ce qu'il disait.

« Cependant Murat venait d'envoyer Borelli à l'empereur, pour demander du secours.... Borelli insiste, et l'empereur promet sa jeune garde, mais à peine eut-elle fait quelques pas, que lui-même lui cria de s'arrêter. » (Page 389 [286].) Au moment où notre aile droite était victorieuse, l'ennemi fit passer la Kolocza à toute la cavalerie de Platow, et à celle du général Ouwaroff, et lui fit faire une vigoureuse attaque sur notre gauche. La cavalerie légère du général Ornano fut repoussée, et notre infanterie sur ce point obligée de se former en carrés par régiment. Le prince Eugène courut quelque danger. C'est dans ce même moment, que l'empereur apprit les dispositions de l'ennemi pour reprendre l'offensive sur notre droite. Il était donc naturel qu'il n'y envoyât point la réserve, avant de savoir ce qui allait se passer à notre gauche. Quant aux instances de Borelli, personnage dont l'auteur ne nous fait pas même connaître le grade, à qui pense-t-il faire croire de pareils contes ?

Nous ne réfuterons pas cette ridicule assertion, de la garde, qui, sous prétexte de rectifier des alignemens (page 390 [286]), s'avancait peu à peu par l'ordre du comte de Lobau. Un corps aussi considérable pouvait-il, sous les yeux de l'empereur, escamoter un mouvement, s'il est permis de s'exprimer ainsi ?

« L'artillerie de la réserve s'avança dans cet instant..... Lauriston avait obtenu pour cette manœuvre le consentement de l'empereur. » (Page 390 [286].) A en croire M. de Ségur, non-seulement Napoléon n'aurait donné aucun ordre, mais encore ses généraux auraient été obligés de lui en arracher. L'artillerie de la garde, commandée par le général Sorbier, était en batterie depuis le commencement de la bataille. L'empereur voyant toutes les réserves de l'ennemi, infanterie, cavalerie, artillerie, mises en mouvement pour reprendre la position de Semenowskoï, fit marcher, pour soutenir la division Friant, le corps de Ney, la cavalerie du roi de Naples et l'artillerie de réserve. La division de jeune garde (Roguet) fut également envoyée en deuxième ligne, derrière la division Friant; M. de Ségur n'en dit pas un mot. Ce fut l'empereur qui ordonna ce mouvement; il ne vint alors dans l'esprit de personne de le conseiller, et de s'offrir à l'exécuter : Napoléon commandait; on obéissait.

L'auteur dit qu'on vit l'empereur pendant toute cette journée s'asseoir ou se promener lentement.... loin de la bataille (page 391 [287]); et il oublie que, deux pages auparavant, il a fait mention de boulets qui viennent mourir à ses pieds. Il dit qu'il fait des gestes d'une triste résignation.... que son calme est lourd, sa douceur molle; qu'on croit y reconnaître cet abattement, suite ordinaire des violentes sensations. (Page 391 [287].) L'auteur aurait dû nous dire quelles sensations si violentes l'empereur avait éprouvées avant la bataille, pour être réduit à l'état qu'il

dépeint. *D'autres s'imaginèrent qu'il s'était déjà blasé sur tout, même sur l'émotion des combats. Plusieurs observèrent que cette constance calme, ce sang-froid des grands hommes dans ces grandes occasions, tournent avec le temps en flegme et en appesantissement, quand l'âge a usé leurs ressorts.* (Page 391 [287].)

Faut-il répéter sans cesse que Napoléon était alors dans la vigueur de l'âge et de sa constitution? Le maréchal-des-logis du palais parle-t-il sérieusement, lorsqu'il émet de pareilles assertions, qui tendraient à faire passer l'empereur pour un homme dénué de force morale et physique, pour un homme tombé dans un état complet de démoralisation, et insensible à tout? Les généraux, les officiers qui ont approché de Napoléon, tous les chefs et soldats de la garde ne l'ont-ils pas vu tel qu'il était en effet? Indépendamment de ces témoins, les faits ne parlent-ils pas? Il est constant que, dès deux heures du matin, dans la journée du 6, l'empereur avait visité tous les corps de son armée, parlé à tous les généraux, reconnu et étudié, dans les plus petits détails, la situation de l'ennemi, et les accidens du terrain où devait se livrer la bataille. C'est de cette manière qu'il a passé cette journée du 6; et ce n'a été que dans la nuit, qu'il a prescrit l'ordre dans lequel l'armée russe devait être attaquée. Après avoir fait expédier tous les ordres aux différens corps d'armée, il prit un repos de moins de deux heures, pendant la nuit du 6 au 7, qui se passa presque entière à recevoir des rapports et à prescrire des dispositions. Le 7, avant cinq heures du matin, il était à cheval, et en avant de la redoute de Schwarдино, position centrale d'où il pouvait suivre tous les événemens de la bataille. Il avait en arrière de lui sa réserve (la vieille garde). Celle-ci, d'après ses ordres, était en grande tenue, formée en colonnes par bataillons, à distance de soixante pas; ce qui faisait croire à l'ennemi qu'elle était deux fois plus nom-

breuse. En avant, était la jeune garde. Il tenait ainsi ses corps d'élite sous sa main, pour s'en servir suivant les circonstances, si la victoire, malgré tous ses calculs, était indécise.

Dans cette position, l'empereur se trouvait au point saillant de la ligne ennemie, qui formait une espèce de triangle vis-à-vis de la nôtre, et de là, il pouvait se porter rapidement, soit au soutien de notre aile gauche, soit à celui de notre aile droite, et était en mesure d'agir contre le centre de l'ennemi.

Dans une armée de plus de cent mille hommes, il est impossible à un général en chef de suivre exactement tous les mouvemens de la droite à la gauche. C'est pour cela qu'une semblable armée est divisée en corps, qui eux-mêmes sont subdivisés en divisions et en brigades; chaque division est organisée de manière à manœuvrer isolément et à se suffire à elle-même. Le général en chef est l'âme de cette armée. Chacun des commandans des corps d'armée doit appliquer les dispositions ordonnées de la manière la plus convenable à la position où il se trouve et aux localités. L'unité dans l'action ne consiste pas en ce que le général en chef voie tout et exécute tout, et que les généraux sous ses ordres ne soient que des instrumens. S'il en était ainsi, une armée ne devrait jamais être forte de plus de six mille hommes; et encore, les divers commandans ayant l'initiative des mouvemens obligés par les événemens, le général en chef serait exposé aux suites des fautes qu'ils pourraient commettre. Il serait étrange de vouloir que le général en chef d'une armée de cent mille hommes pût voir constamment toute sa ligne, et ne dépendît pas des généraux sous ses ordres.

Au contraire, dans une bataille, il dépend de tous. Car l'ordre primitif peut être modifié et même changé d'après les circonstances, depuis le général jusqu'au dernier chef de bataillon ou capitaine d'artillerie, qui n'a pas besoin d'or-

dre pour placer ses pièces, se déployer, ou s'avancer de quelques pas pour occuper une position. On peut même dire que tout le monde commande dans une bataille, jusqu'au caporal, qui est détaché avec quelques tirailleurs sur un pont ou dans quelque défilé. Entendre différemment la guerre, et supposer que tant de milliers d'hommes sont de simples machines, que le général en chef fait mouvoir dans tous les détails, est le comble de l'absurdité. Ainsi que nous l'avons déjà dit, le général en chef indique l'esprit de la bataille; il plane sur tout, et tient sous sa main des réserves pour remédier aux événemens imprévus : c'est lorsqu'il veut trop faire, qu'il y a défaut d'unité et d'action.

M. de Ségur, qui nous représente l'empereur comme engourdi dans la position où il était placé, devrait se rappeler, si toutefois il y était, que c'est de cette position centrale que Napoléon envoya l'ordre au prince Poniatowski de commencer à attaquer; que c'est là que le maréchal Davoust, légèrement blessé, vint lui rendre compte de l'hésitation qui avait eu lieu dans son attaque, et que l'empereur mécontent le renvoya à la tête de son corps; que c'est de là, lorsque, par la vigoureuse coopération du maréchal Ney, les trois redoutes de la gauche des Russes restèrent en notre pouvoir, et que Napoléon vit que l'ennemi tirait beaucoup de troupes de sa droite pour les porter vers Semenowskoï, que c'est de là, disons-nous, qu'il envoya l'ordre au général Friant de s'emparer de ce village, lui annonçant qu'il allait le faire soutenir par toute l'artillerie de la réserve.

En même temps que l'empereur donnait ses ordres sur sa droite, une irruption de cosaques et de cavalerie s'étant faite sur notre gauche, au delà de Borodino, il dirigea vers ce côté la légion de la Vistule (Claparède), qu'il tenait en réserve avec sa garde. Plus tard, lorsqu'il apprit que l'ennemi se portait vigoureusement sur notre droite, et que

l'attaque des Polonais avait été contenue, il envoya l'ordre au corps de Junot de se porter à la droite de Davoust, afin d'établir la liaison entre lui et le corps polonais. Pour remplacer les Westphaliens de Junot, qui étaient en position derrière le maréchal Ney, il y envoya la division Roguet de sa garde. Enfin, lorsqu'il fut informé que les attaques de l'ennemi sur notre droite étaient repoussées, et que notre artillerie faisait un carnage effroyable dans ces masses, ce fut de cette position centrale qu'il envoya l'ordre au roi de Naples de faire une grande charge avec sa cavalerie, en pivotant sur son aile gauche. Pendant que ces événemens se passaient, il envoyait l'ordre au prince Eugène d'attaquer de nouveau, et d'enlever la grande redoute. L'exécution de ces différens ordres eut le résultat que l'empereur en attendait; la victoire se décida pour nous.

Ce récit explique assez les raisons qui déterminèrent Napoléon à rester dans la position qu'il avait choisie, et à n'en pas changer, à moins de motifs très-puissans. Aussi le vit-on, dès que la première ligne de l'ennemi fut forcée par l'enlèvement de la redoute du centre, parcourir toute notre ligne de bataille, et prescrire les nouvelles dispositions à prendre. Que fût-il arrivé si l'empereur se fût porté à la droite, vers le corps polonais, lorsque notre gauche fut attaquée? Que fût-il arrivé, s'il se fût porté à Borodino, lorsque notre extrême droite fut débordée par l'ennemi?

Ce court exposé mettra le lecteur à même de juger pourquoi l'empereur est resté dans sa position, attendant l'exécution des ordres qu'il avait donnés. Nous le répétons, il avait dans sa main une réserve pour parer aux événemens imprévus. Elle n'a pas dû donner, puisque la victoire n'a pas été un instant indécise. Tous les militaires sont d'accord sur ce principe, que, dans une bataille, la réserve générale ne doit être engagée que lorsqu'il y a absolue nécessité, c'est-à-dire, pour éviter une défaite.

C'est faute d'avoir reconnu ce principe, que le général Mélas, presque vainqueur à Marengo, a perdu son armée et toute l'Italie. Croyant la victoire assurée, il fit donner sa réserve pour la rendre plus décisive. La division Desaix arriva; l'armée ennemie ne put se rallier: elle fut anéantie!

Des exemples plus mémorables pourraient appuyer l'évidence de cette observation, si elle avait besoin d'être démontrée. Napoléon avait en outre de puissans motifs pour ne pas manquer à cette grande loi de la guerre. Ayant en tête un ennemi adossé à sa capitale, et en mesure de recevoir des renforts, se trouvant lui-même à huit cents lieues de chez lui, que fût-il arrivé si la bataille eût recommencé le lendemain, comme cela était dans la pensée de Kutusof? Les troupes françaises, malgré leur victoire, et peut-être à cause de cette victoire, pouvaient être repoussées. Un corps frais de vingt mille hommes d'élite, seul, eût pu gagner la bataille.

Au reste, que prouveraient ces *excitations qui ne lui manquèrent pas*? (Page 396 [290].) Sinon que l'empereur avait assez de force d'esprit pour les excuser et les apprécier à leur véritable valeur, et pour sentir tout ce que lui imposait son devoir de général en chef.

M. de Ségur suppose que le mouvement qui porta notre aile droite en avant, en pivotant sur le centre, fut fait comme par hasard et à l'insu de l'empereur. Nous ne savons qui peut lui avoir donné ce renseignement. Ce mouvement était prescrit par le plan général de la bataille, et il eut lieu par suite de l'ordre qu'en donna Napoléon au roi de Naples.

« Ainsi, vers le milieu du jour, toute l'aile droite française, Davoust, Ney, Murat.... se présentaient sur le flanc entr'ouvert du reste de l'armée ennemie, dont ils voyaient tout l'intérieur, les réserves abandonnées et jusqu'à la retraite. » (Page 393 [288].)

L'aile gauche russe, après avoir vu tous ses efforts échouer vers le village de Semenowskoi, et étant poussée par la charge vigoureuse de la cavalerie du roi de Naples, se retira sur sa deuxième position. Sa gauche était en avant de Psarewo, sa droite se liait avec le corps de Doctorof en arrière de Gorki, et elle était soutenue en avant par la grande redoute. Cette position était encore assez forte. Notre historien avance que c'est dans ce moment de la bataille, que Belliard est venu auprès de l'empereur demander que la garde se portât sur ce point. Mais ce général ne peut avoir dit « qu'une ravine et un taillis clair nous séparaient de la route de Mojaïsk, sur laquelle on voyait une foule confuse de fuyards, de blessés et de chariots en retraite. » (Page 394 [289].) Car, ainsi que nous venons de le dire, la ligne russe qui couvrait cette route, était encore formidable. « L'empereur hésite, doute, et ordonne à Belliard d'aller voir encore. » (Page 394 [289].) Il paraîtrait que le zèle de ce général l'avait aveuglé la première fois; car il ne tarde pas à revenir annoncer que l'ennemi fait ses dispositions pour se défendre. Néanmoins, il insiste pour avoir la garde, *sans quoi*, dit-il, *il faudra une seconde bataille pour terminer la première.* (Page 394 [289].)

Le rôle que M. de Ségur a donné au général Belliard, ne lui convient nullement; ce serait celui d'un étourdi, et non d'un général consommé. Les paroles prêtées au maréchal Bessières et à l'empereur, le démontrent clairement. Ce maréchal rappelle à Napoléon « la distance où l'on se trouve des renforts; que l'Europe est entre lui et la France; qu'on devait conserver au moins cette poignée de soldats, qui restent pour en répondre; » et Napoléon ajoute: « que rien n'est encore assez débrouillé; que pour faire donner ses réserves, il veut voir plus clair sur son échiquier. » (Page 395 [289].) Il est à remarquer que M. de Ségur lui-même convient que ce moment était celui où

« les efforts du prince Eugène se brisaient contre la grande » redoute. » (Page 395 [290].) La réponse de Napoléon réfute donc victorieusement cette espèce de reproche que l'auteur lui adresse de n'avoir pas fait donner sa garde.

Si Belliard, de retour auprès du roi de Naples et de Ney, eût rapporté les paroles de l'empereur, ils l'eussent parfaitement compris. Mais, au lieu de cela, l'auteur suppose que Belliard leur a dit qu'il a trouvé Napoléon « assis à la » même place, l'air souffrant et abattu, les traits affaissés, » le regard morne, donnant ses ordres languissamment au » milieu de ces épouvantables bruits de guerre, qui lui sem- » blent étrangers. » (Page 395 [290].) Quel rapport y avait-il entre ces imprudentes suppositions, et les raisons claires que l'empereur avait données au général Belliard ? Mais tout ceci est pour amener une sortie brutale qu'il prête au maréchal Ney, à qui il fait dire : « Que fait l'em- » pereur derrière l'armée ? puisqu'il ne fait plus la guerre » par lui-même, qu'il n'est plus général.... qu'il retourne » aux Tuileries; qu'il nous laisse être généraux pour lui. » (Page 395 [290].) La vivacité du caractère du maréchal Ney n'égarait pas son jugement, au point de lui faire oublier une chose qu'il sentait si bien; c'est que son sort, celui de l'armée, de l'expédition, de la France, reposaient sur la personne de l'empereur. D'ailleurs, nous avons été à même, pendant cette bataille, de voir plusieurs fois le maréchal Ney; et le zèle et le dévouement avec lesquels il exécutait les ordres et les instructions de l'empereur, nous ont convaincus qu'il ne pouvait lui venir à la pensée de les critiquer.

Mais ce n'est pas assez que les opérations militaires de Napoléon soient censurées par ses généraux; il faut encore qu'elles soient redressées par son intendant et par son secrétaire d'état. L'un et l'autre le préviennent que *l'instant de faire donner la garde était venu.* (Page 396 [290].) Si

M. de Ségur a voulu accréditer son idée de l'affaiblissement des facultés physiques et intellectuelles de l'empereur, certes il n'en pouvait imaginer une meilleure preuve. Voilà donc Napoléon réduit à cette extrémité, d'être averti par son intendant, par son secrétaire d'état, que le moment est venu d'engager sa réserve!!!.... Mais il n'en fut rien, et il ne pouvait en être rien. MM. Daru et Dumas se seraient bien gardés de conseiller un mouvement militaire à un aussi grand capitaine. Ce qu'il y a de singulier dans tout ceci, c'est de voir que M. de Ségur, malgré son titre de général, paraît partager l'opinion *qu'il aurait fallu faire donner la garde*; et qu'en même temps il met dans la bouche de l'empereur, cette raison sans réplique pour ne pas la faire donner : *Si il y a une seconde bataille demain, avec quoi la livrerai-je ?* (Page 396 [290].)

A la distance où nous nous trouvions de la France, la garde impériale était comme une place de guerre, à l'abri de laquelle l'armée aurait toujours pu se rallier. M. de Ségur, qui a écrit après les événemens, aurait dû songer que, si la garde avait été entamée à la bataille de la Moskowa, l'armée française, dont cette garde forma constamment le noyau et soutint le courage pendant la retraite, n'aurait pu que difficilement repasser le Niémen.